

Jean-Marc Desgent, Mathieu Croisetière, Maude Veilleux

Sébastien Dulude

Numéro 154, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71766ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dulude, S. (2014). Compte rendu de [Jean-Marc Desgent, Mathieu Croisetière, Maude Veilleux]. *Lettres québécoises*, (154), 42–43.

☆☆☆☆ ½

JEAN-MARC DESGENT

Ne calme pas les dragonsSaint-Sauveur-des-Monts, de La Grenouillère,
coll. « Les classiques du XXI^e siècle », 2013, 88 p., 16,95 \$.

Ne pas guérir ensemble

Séduisante idée de l'éditeur Louis-Philippe Hébert que cette collection de classiques inédits du XXI^e siècle, même s'il m'apparaît obligeant de sélectionner les auteurs en fonction des « prix les plus prestigieux » (quatrième de couverture) qu'ils ont remportés. Quoi qu'il en soit, Jean-Marc Desgent s'avère un poète de tout premier choix pour inaugurer un catalogue de classiques contemporains.

Toute nouvelle parution de Desgent est un événement. Peu d'auteurs québécois ont développé une œuvre aussi caractéristique, qui scrute avec une inventivité et une vigueur jamais relâchées toutes les dimensions du poétique : le langage, l'émotion, le propos. À la fois exigeant et généreux, porté par une voix aussi vibrante qu'attentive, ample tout en parvenant à toucher l'infime, écrit sans redondance ni formule, *Ne calme pas les dragons* se hisse parmi les titres majeurs de Desgent.

Au fil de ce chant en vers et en virgules, le poète prend acte de nos blessures mais nous enjoint de faire face à nos bourreaux, qu'ils soient églises, prisons ou guerres : « va voir l'entrepôt Massacre #5 services métropoles, / bois vis clous en tous genres. » (p. 52) On y reconnaît rapidement deux aspects immanquables de l'œuvre de Desgent, la résonance sociale des poèmes et l'exploration d'un rapport ambigu et obscur à l'identité de genre, nourris par une syntaxe incontestablement sienne, un treillis aussi hétérodoxe qu'entrelaçant, propre à, justement, faire converger drames individuels et collectifs, lier le *je* au *tu* :

*Je vois maintenant, je touche,
c'est ma démesure c'est tous les jours,
six millions de corps pendus,
ça faisait un toit à l'idée des choses,
c'est peut-être c'est toi aussi (p. 77)*

Cette communion des chairs, Desgent la détaille depuis un bon moment, peut-être plus radicalement depuis quelques ouvrages. De « Mon sexe est inquiet : où va-t-il, où commence-t-elle ? » et « J'engouffre la chose universelle, l'amour ou le simili-cuir » (*Portraits de famille*, Écrits des Forges, 2010) à « il n'est pas femme pas homme, / n'est ni nue ni nu, / pas de fente d'anti-fente de contre-fente, / c'est un savoir rien » (« Ne reste que les dents », *Le Cosmographe*, n° 1, 2013), le poète ne semble connaître aucune limite à son besoin expansif d'englober le vivant dans la vulnérabilité de son corps ou, à l'inverse, à la volonté d'exhiber sa maladie.

L'accent est dès lors mis sur ce qui relie, réflexe qui procède moins de l'empathie que d'une profonde réticence à scinder en catégories, préférant unir les êtres « dans la fente qui sert de rangement aux choses beautés » (p. 73), au risque de contamination ou de guerre. Plutôt unir et confondre puisque, considérés à partir du saccage de l'humanité, les rapports de domination sont plus embrouillés qu'il n'y paraît : « moi l'animal pattes enfoncées je suis un mystique, / je vis dans l'âme tordue des diaboliques » (p. 53) ; « je touche au monde par la bête dans ma bête » (p. 56).



JEAN-MARC DESGENT

Malgré l'aveu « sans délicatesse que nous ne guérirons pas » (p. 29), Desgent plaide pour le mouvement (déjà, dans *Vingtièmes siècles* : « Je ne vais pas vers le bien, mais vers là-haut »), dans la perspective vaguement luciférienne (je peux faire erreur) que la part sombre, violente de l'humanité en serait le moteur essentiel qu'on ne saurait vouloir éteindre, en calmer le dragon, comme si la blessure était préférable à pire, comme si la peur était préférable à rien.

☆☆☆

MATHIEU CROISÉTIÈRE

Banlieues

Trois-Rivières, Art Le Sabord, coll. « Recto Verso », 2013, 67 p., 14,95 \$.

C'est arrivé près de chez vous

À l'image de ces agglomérations résidentielles aux connotations fortement polarisées – entre dortoirs sans vie et zones d'abondance matérielle, deux versants du confort, en somme –, le recueil de Mathieu Croisetière oscille entre calme et calme plat, avec des sursauts de mélancolie et de beauté.

Mes impressions sont tiraillées entre les qualités de l'écriture de Croisetière et le peu d'intensité de son objet qui, écueil qui n'est pas tout à fait évité, menace d'étouffer les poèmes de sa banalité. Difficile, n'est-ce pas, de transcender les innombrables truismes associés à la banlieue et, à cet égard, des sections telles « Métro », « Boulot » et « Dodo » n'annoncent aucune révolution. (En revanche, l'œuvre de couverture, signée Guillaume Lachapelle, est grignante rare.)

À l'encontre des poèmes sur la banlieue, donc, on formule d'emblée une objection évidente : le discours n'apparaît que peu renouvelable. De fait, on retrouve sans surprise dans *Banlieues* voitures dans le trafic, soirées devant la télé et angoisse à l'aube des journées de travail.

De manière plus convaincante, on y trouve aussi un *je* à qui cette vie aliénée fout un sévère cafard :

Entre mes freins qui vont lâcher et mes plombages qui se gangrèment

*l'heure tourne en rond la vie se vide comme un paquet de cigarettes
je me demande si mon enfant sera un jour moins difficile
si j'y suis pour quelque chose dans la défaite du pays (p. 39)*

En réaction, le sujet est en fuite onirique constante qui, si elle n'est pas interrompue par l'irruption brutale du réel « comme des déménageurs dans ton salon / "On pose ça où ?" » (p. 32), se révèle à la fois nostalgique d'une enfance libre (« Les pensées courent dans ton cerveau comme des enfants dans une école » [p. 41]) et anxieuse face à une mort qui s'annonce à force de désirs étouffés.

Quant à l'écriture de l'auteur, elle est faite de couleurs pâles. Ce n'est pas un défaut. On peut cependant regretter qu'elle manque d'affûtage ça et là ; plus de tranchant aurait avantageusement contribué à élargir la fissure que l'écriture est à même d'infliger à ces murs — qu'on se rappelle *La fissure de la fiction* de Patrice Desbiens.



L'été qui revient

Avec bonheur, la dernière section, « 24 / 7 », deuxième place aux Prix littéraires Radio-Canada (2009), s'élève nettement au-dessus de la banalité ambiante (le saviez-vous ? banalité et banlieue ont une étymologie commune). Admettant à regret que « [p] arfois les choses sont fermées / comme des indices dans un film qu'on n'a pas terminé » (p. 54), le poète adulte, dans une rêverie chaleureuse et candide, tente de retrouver une époque où les mots semblaient intrinsèquement liés aux choses, et pouvaient encore signifier :

*Il y avait ces mots que nous échangeions
comme des cartes de baseball
ces mondes magiques où nous marchions
en évitant les bouses de vache
pour rejoindre la grosse roche
dans le champ derrière l'étable (p. 48)*

Je partage avec l'auteur une telle mémoire d'une grosse roche. Je ne m'en explique pas toute la magie, mais la vivacité du souvenir de ces gigantesques navires que je pilotais ou de ces îles que je conquérais à le pouvoir de m'extraire des quotidiens les plus accablants et de me faire à nouveau « enfant qui réclame l'univers pour lui seul » (p. 59).

☆☆

MAUDE VEILLEUX

Les choses de l'amour à marde

Montréal, L'écrou, 2013, 57 p., 10 \$

Merdre

Coup de gueule de l'Écrou avec ce treizième titre pour le moins fumant. Mais encore ? Les choses de Maude Veilleux m'ont rappelé les dégustations de supermarché : on ne s'y attend pas, on se dit pourquoi pas, on y goûte. Et on poursuit son chemin.

Croyez-moi, je suis bien en peine de l'écrire : la majorité des textes que rassemble cet ouvrage ne sont pas des poèmes. Et il est probable que c'était précisément ça, l'idée : publier un carnet impertinent, un petit livre à 10 piastres qui fait rire, qui est intelligent, composé de petits textes qui feraient de redoutables statuts Facebook et de quelques bons poèmes.

Il faut savoir que Maude Veilleux publie aussi des fanzines, ces autopublications expérimentales, souvent insolentes, qui se moquent à qui mieux mieux de la littérature, bien désemparée face à ces objets qui la narguent. Je ne doute pas un instant que la littérature ait besoin de se faire secouer : il est sain qu'elle s'intéresse à ce qui se trame dans ses marges et sillages, voire s'en inquiète. Possible, par ailleurs, que ce petit livre de choses niaisuses (en tout respect) en dise plus long sur la littérature, le Québec et sa culture que bien des gloses.

Mais voilà, si le lecteur cherche des poèmes parmi cette « confiserie surette » (quatrième de couverture), qu'il soit avisé : ils sont aussi rares que des sacs de chips à l'Halloween. En voici tout de même un, « L'Adjutor » :

*J'étais blême quand tu m'as trouvée,
assise dans la roche coupante,
les jambes nues*

*Tranquillement, la noirceur
s'était frayé un chemin*

Tu m'as lavée, léchée, longtemps

Merci. (p. 21)

Ses quelques images créent un réseau d'oppositions sémantiques (blême / noirceur, coupante / léchée) : c'est un poème. Avec une quarantaine de textes semblables, on aurait un recueil de poésie. On est loin du compte.

En d'autres moments, rares aussi, l'écriture se distingue et annonce un travail langagier qui, sans être d'une grande originalité, attire néanmoins l'œil du lecteur de poésie :

Quand j'étais aux femmes

*Je me vouloir de toi,
je toute toi, ta peau lisse et lousse
au-dessus des organes*

*La langue nous creuse,
je n'accorde rien au passé (p. 11)*

Ces pistes demeureront inexplorées plus avant. Les seules véritables constantes des textes du recueil de Veilleux sont leur effet de gag (souvent de registre scatologique) ou leur joliesse crue lorsqu'il est question d'amour :

*Bukkake [je vous laisse chercher ce mot] dans ma tête
soir mardi décembre
pas de neige
rose noune (p. 29)*

*Osti
Le ciel
c'est pas chaud sans toi (p. 44)*

Il faut donc prendre ces poèmes tels qu'ils sont et surtout garder jeune la partie de notre cœur qui sait rigoler des grossièretés. L'autre partie, elle, reste dubitative puisque (la porte est si ouverte que j'hésite à l'emprunter) « [I]es poèmes vulgaires / ça pogne juste un temps » (p. 52).

